

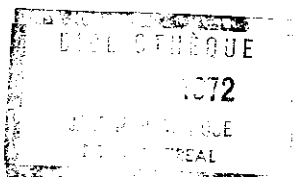
L'INDIEN DE LA FORÊT BORÉALE, ÉLÉMENT DE LA FORMATION ÉCOLOGIQUE

Jacques Rousseau, M.S.R.C.

LA FORET, suivant l'acception la plus courante, évoque un terrain couvert d'arbres. Pour l'initié, elle représente une symbiose incessante : de grandes colonnes qui percent le ciel, des sous-bois étagés, une faune en quête de gîte et de pâture, des populations denses de parasites, des bactéries qui triturent le sol; mais c'est encore davantage puisque les hommes aussi en vivent. Élément de la forêt coniférienne boréale, l'Indien du nord-est de l'Amérique a adapté sa culture aux exigences écologiques.

Deux grands courants d'idées, plutôt deux méthodes de recherches, ont dominé l'étude des sociétés : la géographie humaine et la morphologie sociale. Faut-il donner la première place au milieu ou à la tradition ? On pose mal le problème. Il n'est pas question de concours entre les diverses disciplines scientifiques et chacune cherche à apporter sa quote-part à l'avancement du savoir. La charpente de la société résulte d'une lutte continue entre le milieu, parfois hostile à l'individu, et la tradition, qui souvent s'accorde mal avec le milieu. Trois séries de facteurs façonnent les civilisations. Viennent d'abord les concepts fondamentaux, inhérents à l'esprit humain et commandés en partie par la physiologie de l'espèce : les réactions seront partout les mêmes, indépendamment de l'habitat et des conditions sociales. L'homme d'autre part appartient à un milieu spécifique; les espèces animales et végétales luttent entre elles pour se tailler un domaine sur la biosphère et elles tendent, à leur insu, à établir une association harmonieuse où chacun trouve sa place; la communauté vivante réagit sur la société humaine et la société humaine cherche à façonner l'association écologique. Il y a enfin la tradition, souvenir d'autres milieux ou œuvre du temps, et dont la source parfois se trouve dans des concepts spirituels créés de toutes pièces; par les coutumes et les tabous qu'elle impose, la tradition ne s'accorde pas toujours avec l'habitat; elle fait fi de ses dictats et réagit même violemment. Cette triple interaction crée la diversité des cultures.

Extrait de: *Royal Society of Canada (Société Royale du Canada) Studia Varia, 1957.*



Toutefois, ce court exposé sur les Montagnais-Naskapi de la forêt coniférienne tempérée de l'est du Canada n'a aucunement la prétention d'être une analyse approfondie de leur culture, mais seulement d'en dégager les principaux traits écologiques.

La végétation de l'est du Canada révèle un phénomène climatique étonnant. Les formations correspondant à celles de l'Europe sont décalées à des latitudes plus méridionales. Le courant froid du Labrador, contre-partie du rameau nord-atlantique du Gulf Stream, fait du Québec le pays de la terre où la zone arctique descend le plus au sud. Montréal est sensiblement sous la latitude de Lyon, mais le Beaujolais n'y coule pas. La vallée du Saint-Laurent pourrait tolérer pendant l'été les flores méditerranéennes les plus frileuses; mais l'hiver ramène périodiquement des conditions rigoureuses. Torride en juillet, glacial en janvier, le Canada se classe néanmoins parmi les pays tempérés. Encore faudrait-il nuancer davantage. Aussi étendu que la France, le Québec jouit d'une variété de climats, depuis la toundra arctique jusqu'aux bois décidus.

La forêt coniférienne boréale ressemble à un immense croissant allant de l'Atlantique à l'Alaska. Elle se partage en trois zones climatiques et biologiques parallèles : la zone tempérée boréale, la zone subarctique et la zone hémiarctique. Ces deux dernières n'ont guère d'importance pour le forestier. Des arbres comme l'épinette noire se retrouvent dans les trois zones, mais avec des répartitions, un port et surtout des associés différents. Les arbres dominants de la forêt coniférienne tempérée comprennent l'épinette blanche (*Picea glauca*), l'épinette noire (*Picea mariana*), le sapin baumier (*Abies balsamea*), le mélèze (*Larix laricina*) et par endroits le pin gris (*Pinus Banksiana*), le cyprès de Maria Chapdelaine. Quelques feuillus se mêlent à cette végétation, surtout le bouleau blanc (*Betula papyrifera*) et le tremble (*Populus tremuloides*). Dans cette forêt, la période dépourvue de gelées ne dépasse pas cent jours consécutifs. Immédiatement au sud, la zone des bois mêlés de la vallée du Saint-Laurent jouit d'une période de cent à cent cinquante jours sans gelées. Elle renferme encore des éléments de la forêt coniférienne, mais moins nombreux. Ses principaux commensaux sont le pin blanc (*Pinus Strobus*), le pin rouge (*Pinus resinosa*), la pruche (*Tsuga canadensis*), l'érable à sucre (*Acer saccharophorum*), le bouleau merisier (*Betula lutea* et aussi *B. lenta*) et, dans des secteurs, le hêtre (*Fagus grandifolia*) et le cèdre blanc (*Thuja occidentalis*). Cette forêt va se buter à l'ouest sur la prairie. De même, la forêt d'arbres décidus qui pénètre au sud du Canada dans la péninsule ontarienne. Ses essences dominantes sont les érables, le

hêtre, les chênes (*Quercus*), les caryers (*Carya*), le noyer cendré (*Juglans cinerea*), le tulipier (*Liriodendron tulipifera*), un châtaignier (*Castanea dentata*), un magnolia (*Magnolia acuminata*) et le noyer noir (*Juglans nigra*).

Pour comprendre la mosaïque de la couverture végétale du Québec tempéré, il faut tenir compte également des facteurs physiographiques et édaphiques qui se superposent aux facteurs climatiques et même les brouillent. Le territoire occupé par la forêt coniférienne et celle des bois mêlés se divise ainsi en trois régions distinctes ayant chacune une histoire géologique particulière et des communautés biologiques propres. La région laurentienne, couverte de collines précambriennes usées, fait partie du plateau canadien, au soc de granit et de gneiss, roches acides, émergées au début de l'histoire de la terre et soumises depuis à une érosion fluviale et éolienne intense. À l'époque quaternaire, le glacier continental l'a raboté, a comblé des vallons de dépôts d'argile, creusé des auges et construit le barrage de la moraine, mère des lacs et des tourbières. Dans le sud du territoire, le rempart apalachien recèle des terrains sédimentaires de l'époque paléozoïque, perforés de poussées éruptives. À l'Ordovicien et au Dévonien, les strates rocheuses se sont plissées sous l'action des pressions latérales; mais des phases d'érosion ultérieures, en les nivelant, ont créé une pénéplaine. Entre les Laurentides et les Apalaches, une plaine basse, sur un socle de calcaires horizontaux et d'argilites redressées, a hérité d'abondants sédiments argileux de l'époque glaciaire, puis d'alluvions marines de la submersion pléistocène. La monotonie de ce terrain est coupée par les intrusions montérégiennes postérieures au Dévonien.

L'exploitation intensive n'a pas réduit la forêt laurentienne à un bois jardiné ou à un parc. Les endroits intouchés sont déjà rares chez nous; mais on peut s'imaginer la forêt primitive rencontrée par les voyageurs du seizième siècle. J'en ai vu moi-même des parcelles où jamais un Blanc n'avait manié la cognée. Après avoir canoté depuis l'aube avec des Indiens, maintes fois au crépuscule nos tentes se dressaient là où personne encore n'avait campé. On y voyait des arbres de toutes tailles, des perches élancées ployant sous le poids d'un oiseau, des géants vétustes grignotés par les ans et drapés du velours des bryophytes et des lichens. Parfois, au concert sinistre des chouettes, s'ajoutait un bruit sourd : un fût centenaire avait cédé à la brise. Et le cadavre gît sous la parure funéraire des mousses et des clavaires. Chablis inextricables, arbustes tordus, pièges aux ramilles emmêlées, rideaux d'aunés tressés comme des nattes, sols recouverts de shaignes spongieuses, tourbières perfides. . . .

Dans la forêt inhumaine, l'original promène sa ramure dans un fracas de branchages et court au lac se repaître des rhizomes des grands nénufars jaunes. Les ours glissent d'un pas feutré. Les cerfs gambadent, pendant que le rare caribou longe ailleurs des sentes myriadares et broute le lichen blanc. Le tremble s'abat sous la dent monotone du castor. Les renards, les loups, les félins guettent dans la nuit le gibier attardé. Le porc-épic déambule gauchement sous son armure de piquants. La mouffette tachetée, gracieuse et insouciant, tient en réserve son effluve fétide. Les lièvres sautent dans des sentiers battus. La gélinotte au plumage bariolé se perche stupidement.

Forêt inhumaine ! mais un homme pourtant, l'Algonquin, a su s'y tailler une place.

*

Les moyens de communication fournissent d'excellents indicateurs écologiques. L'Esquimau de la zone arctique compte uniquement sur les phoques pour le matériau de ses embarcations. Chasseur maritime, il ignore le portage; au cours de ses rares randonnées dans la toundra à la poursuite du caribou, la plaine ondulée sans obstacle favorise la marche. La prairie des provinces de l'ouest a donné naissance au traquois, attelé d'abord aux chiens, puis aux chevaux. Au sud de la vallée du Saint-Laurent, si l'on exclut les occasionnels canots d'écorce de bouleau obtenus des Algonquins, l'agriculteur iroquois utilisait des pirogues trop lourdes pour le portage. Elles sillonnent les lacs au voisinage des bourgades, reliées par d'interminables sentiers qui servirent parfois de tracé à nos routes actuelles. Plus que tout autre Amérindien de l'est du Canada, l'Iroquois battait les sentiers. Quant à l'Algonquin, il trouva un allié dans le bouleau à papier. Son écorce légère, façonnée en nacelle, cousue avec le watap des conifères et calfatée de résine, glissait sur le chemin fluide des cours d'eau ou, renversée sur la tête, escamotait le rapide. Sans cette écorce, la forêt coniférienne eut été impénétrable.

Les moyens de transport du Canada varient avec les saisons. Si bien, que les Algonquins chasseurs visités pendant l'été ou pendant l'hiver semblent appartenir à deux civilisations différentes. A la saison froide, le sol et la broussaille disparaissent sous une épaisse couche de neige, les cours d'eau se solidifient. L'homme, chaussé de raquettes, avance sans détours, flottant sur la neige légère. Faite de lanières de peau crue tressées dans un cadre rigide, la raquette varie de largeur avec la densité du sous-bois; les Montagnais en utilisent successivement trois types, pour les premières neiges molles, la croûte dure des mois

rigoureux et la neige fondant sous le soleil printanier. Associée de la raquette, la tobagane légère, faite de deux planches de bouleau cousues, permet de tirer des charges trop encombrantes pour le dos. Au printemps, le traîneau sur patins remplace la traîne sauvage et met le bagage à l'abri des flaques d'eau. Comme bêtes de trait, le chasseur forestier ne connaissait que le chien, le seul animal domestique amené d'Asie, mais peut-être pas par les premières hordes d'immigrants.

Pour communiquer des messages sans recourir à la parole, l'Amérindien du nord, ignorant l'écriture, manquait de moyens, si l'on excepte les pictographes rarement intelligibles pour nous, les symboles peints sur peaux ou gravés sur écorce et certains signaux de détresse. Au moyen d'un petit conifère planté obliquement dans le sol, plus ou moins dégarni, muni ou non d'une encoche à l'extrémité, auquel on ajoutait des piquets plantés verticalement dans le sol, le chasseur faisait connaître au samaritain possible la direction et la distance de son gîte, les aléas de la famine, de la maladie et de la mort. On attribue volontiers à l'indigène un sens inné de la direction. Il possède plutôt un sens aigu de l'observation. Pour survivre dans la forêt et reconnaître sa route, le chasseur doit attacher au moindre élément autant d'importance que le citadin en accorde aux indications des villes. Mais l'Indien, aussi, parfois s'égaré et tourne en rond. Une longue sagesse lui évite la panique : le repos éclaircira ses idées et au réveil, il retrouve des points de repère que la fatigue ou l'énervement lui masquaient auparavant.

Sur la côte du Pacifique, le gros cèdre, qui se fend aisément avec des outils primitifs, permettait la construction de planches. Le Naskapi de la toundra forestière et de la forêt subarctique n'avait pour sa demeure que la peau des caribous vivant en troupeaux. L'Esquimau utilisait le même matériau pour ses tentes et, pendant la longue saison hivernale, la neige fournissait l'iglou, confortable quand la constitution physiologique tolère un chauffage modéré. La maison de neige, pour être pratique, devait épouser la forme d'une coupole et cela amena l'Esquimau à inventer la clef de voute, ignorée des architectes égyptiens et grecs.

L'Iroquois, vivant au sud de l'aire du bouleau dans des établissements permanents imposés par le régime agricole, construisait de longues maisons rectangulaires avec des panneaux d'écorce rugueuse. Le Montagnais-Naskapi de la forêt coniférienne, déménageant sa tente pour suivre la migration capricieuse du gibier, recherchait évidemment la légèreté des matériaux. Sur une charpente conique de perches rigides ou une coupole de branches flexibles de saules ou d'aulnes, il posait les écorces de bouleau. Fallait-il décabaner, on se contentait de les

enrouler après les avoir réchauffées auprès du feu pour les rendre malléables, et l'on abandonnait la charpente, facile à remplacer, ainsi que la litière de branches de sapins. Un souci d'hygiène imposait un déplacement régulier. Les débris de la chasse et les immondices de toutes sortes s'accumulaient autour des tentes; le dégel printanier rendait la situation intolérable.

La maison du Montagnais était habituellement unifamiliale. Le gibier de la forêt coniférienne tempérée ne voyage pas en troupeaux. Les chasseurs doivent vivre dispersés. Par contre, les Naskapi, parasites des hardes de caribous des zones hémiarctique et subarctique, se groupaient pour les cerner à la traversée des cours d'eau. Ces conditions favorisaient les demeures plurifamiliales, habituellement de longues tentes rectangulaires ou oblongues, où logeaient quelques familles, ayant chacune un espace délimité. La "grande maison" plurifamiliale des agriculteurs Hurons et Iroquois, par contre, est un trait culturel imposé par une tradition n'ayant apparemment aucun lien avec les facteurs écologiques.

Le chasseur voyageant sans tente recourait à la "barricade" ; cette habitation d'une nuit consistait en une tranchée creusée dans la neige avec les raquettes. Une extrémité, à toiture de branchages, recevait une litière de sapins; dans l'autre, se dressait le feu de camp, à ciel ouvert, et la paroi blanche réfléchissait la chaleur. Pour le feu — autrefois au centre de la tente ouverte au sommet, aujourd'hui dans un poêle de tôle légère — on n'emploie pratiquement que le bois de conifères qui brûle rapidement et dégage une telle chaleur, que la température monte rapidement au-delà de 35°C; mais la paroi légère favorisait la rapide déperdition thermique. Lorsque j'ai séjourné quelques jours en janvier avec une famille mistassine, le thermomètre, le matin, quand le poêle était mort, marquait habituellement plusieurs degrés sous zéro. Il ne faut pas perdre de vue ces brusques changements lorsqu'on étudie le comportement des maladies de l'appareil respiratoire chez les indigènes forestiers. Dans la prairie de l'ouest, où le combustible ligneux faisait défaut, le chasseur de bison recourait fréquemment à la bouse des grands bovidés. Le rare bois flotté de la toundra arctique, trop précieux pour servir de combustible, entrait dans la charpente des embarcations ou la fabrication des harpons; aussi les têtes de linaigrettes, baignant dans l'huile de phoque ou de cétacés des lampes de pierre, donnaient une chaleur douce, régulière, moins menaçante d'ailleurs pour la paroi fugace des maisons de neige. Le Montagnais trouvait le bois sec, nécessaire à un feu rapide, dans les arbres morts sur pied; mais comme la tente s'élève souvent sur les mêmes sites, cette réserve aurait vite fait défaut s'il n'avait eu soin de cerner des troncs à la hache pour les faire

mourir et assurer ainsi la provision de la saison suivante. Voilà au moins un exemple de prévoyance indigène! Le style des feux de camp lui-même varie parfois avec l'habitat. Au lac Mistassini, où la région est profondément moussue, il suffit de planter obliquement un piquet pour supporter la chaudière. Aux endroits où le sol est plus mince ou moins pénétrable, deux branches fourchues fichées en terre supportent une barre transversale à laquelle on suspend les chaudrons.

Pour éviter le transport du feu, avant d'avoir des allumettes, on utilisait divers modes d'ignition. On frottait rapidement des morceaux de bois — surtout avec l'arc à feu — jusqu'à l'obtention d'un tison. La pyrite servait aussi à la fabrication de briquets rudimentaires. Au lac Mistassini, la pointe de Tamatiskat, célèbre pour son gisement de pierre à feu, tire son nom de cette substance. Une fois l'étincelle ou le tison obtenus, on captait le feu avec un ruban de bois. Sans outils d'acier, la production de ces rubans présentait des difficultés. Aussi, les Montagnais recouraient-ils à des feuillettes de bois dissociés par la carie jaune plumeuse (*Poria subacida*) et la carie blanche alvéolaire de l'aubier (*Polyporus abietinus*). On pouvait également communiquer le feu au *tondre*, un chancre produit par le *Poria obliqua* sur le bouleau à papier et le bouleau merisier. Ne dégageant pas de flamme et se consumant fort lentement, il joue donc ici le rôle de l'amadou (*Polyporus fomentarius*) en Europe.

Vraisemblablement la majorité des hordes asiatiques venues en Amérique chassaient déjà. Pourtant, il existe sur le continent des indigènes vivant encore exclusivement de ramassage. Des bandes de cueilleurs émigrèrent peut-être en Amérique, mais comme la majorité des chasseurs n'abandonnent jamais totalement la cueillette, il semble néanmoins probable que les ramasseurs d'aujourd'hui soient d'anciens chasseurs ayant rebroussé chemin dans l'épopée culturelle. L'agriculture amérindienne, distincte de l'eurasiatique, a été imposée par des éléments de l'association biologique du sud. D'étape en étape, elle a gagné le nord et atteint le Canada avec les bandes linguistiques huronnes-iroquoises, mais, sauf des cas exceptionnels, les Algonquins ont ignoré cette activité. La cueillette procurait aux Montagnais des baies sauvages, dont les bluets sont sans doute les plus recherchées. A la fin de l'été, avant la migration vers les quartiers d'hiver, les chasseurs s'arrêtent dans les grandes formations de bluets. Les fruits non consommés frais sont réduits par ébullition en une pâte imputrescible comparable aux concrètes de fruits des rations militaires de la dernière guerre. Les amé-lanchiers — les "petites poires" du Québec, les "saskatoon" des provinces de l'ouest — constituent un élément distinctif de la gastronomie

indigène de la prairie. Autour des Grands Lacs, la folle avoine — le menomin — a imposé des traits particuliers à la culture Ojibway. En cas de famine, les chasseurs algonquins n'avaient souvent pour toute ressource que la tripe-de-roche (*Umbilicaria*), un lichen attaché aux rochers. La récolte des fraises sauvages et de l'eau d'érable chez les Iroquois a donné naissance à des festivals et pénétré ainsi dans le rituel. Ces espèces n'épuisent pas la liste des produits de cueillette, mais elles sont de celles qui, au Canada, ont joué un rôle culturel important.

Un pays de lacs et de rivières comme le Québec fournit au primitif la ressource généreuse de la pêche. Au lac Mistassini, elle a parfois plus d'importance que la chasse. Les Iroquois fabriquaient des filets, parce que leur territoire produisait les fibres d'ortie, d'apocyn et de tilleul. Des poissons du Saint-Laurent se pêchaient surtout au nigog la nuit. La "petite morue des chenaux" du Saint-Laurent mordait à la ligne l'hiver à travers des trous dans la glace. Au lac Mistassini, faute de filets, on recourait à la ligne dormante en écorce de saule, munie d'hameçons de bois, pour la truite, le poisson blanc et la lotte. Les indigènes modernes ont conservé le souvenir de ces hameçons et les utilisent encore à l'occasion. Dans le nord du Québec, où l'on a adopté maintenant le filet, on en tend sous la glace au moyen de percées faites avec des pics.

La poursuite des troupeaux de caribous de la zone subarctique exigeait un effort collectif; on abattait les animaux avec l'épieu et la massue lors de la traversée des cours d'eau. Dans la forêt coniférienne tempérée, le gibier disséminé imposait la chasse individuelle à base de patience. L'ours subtil, à chair et graisse tant recherchées, devient le roi du gibier. Aussi, dans le nord de l'Asie et de l'Amérique on lui voue un culte particulier qui, chez les Montagnais, trouve son expression dans le mokouchan, grand festin suivi de danse au son du tambour. L'original, base de la gastronomie algonquine avec l'ours, s'appelle au moyen du bourgot d'écorce. Le chasseur, figé des heures à l'affût, l'abattait d'une flèche. La chair abondante de ce cervidé favorisait les réjouissances collectives. Le castor se piégeait sous l'eau; le lièvre se prenait dans des collets d'écorce de saule ou de tendons. Des pièges en bois de toutes sortes permettaient la capture d'un gibier varié. L'hiver, les plantes alimentaires ne font pas complètement défaut. A part les fruits séchés, les concrètes de bluets et la tripe-de-roche, le seul aliment végétal provenait de la panse des caribous et des orignaux, de la sauce verte de l'estomac du lièvre et de la pâtée de pulpe à demi-digérée des castors.

On pourrait croire que l'épaisse couche de glace l'hiver engageait les

indigènes à faire fondre de la neige pour se procurer de l'eau. Les Esquimaux procèdent fréquemment ainsi, mais, préfèrent l'eau courante. Les Mistassins la puisent toujours sous la glace; la neige fondue leur semblant imbuvable et peut-être même tabou.

Le Mexicain précolombien obtenait des boissons alcooliques avec le grain de maïs et l'eau sucrée du maguey (*Agave*), mais les autochtones du Canada, plutôt friands d'alcool, en ignoraient la fabrication, malgré la présence de baies juteuses et de l'eau sucrée de l'érable. Sous notre climat on obtient plus volontiers du vinaigre que de l'alcool, si l'on ne recourt pas à des ferments sélectionnés. La dominance du ferment acétique a probablement empêché nos Indiens primitifs de découvrir l'alcool.

L'arrivée des Blancs a modifié fondamentalement la vie de l'Amérindien chasseur. Sans doute, la carabine, le fusil, les pièges métalliques, les hameçons d'acier ont-ils mis au rancart l'arsenal vétuste, mais la perfection des armes constitue un élément plutôt secondaire dans le changement culturel. L'ancien chasseur courait autrefois les bois pour sa subsistance. Passé par la suite à la traite des pelleteries, il devient le premier chaînon d'un commerce à l'échelle mondiale. Producteur de fourrures, ses revenus lui assurent désormais l'acquisition des marchandises importées. Le vêtement, une grande partie de la nourriture — la farine, le thé, le sucre — les embarcations, la paroi des tentes, les armes, tout cela s'obtient en échange de son travail. Le système actuel des territoires de chasse des Algonquins, pour une large part, résulte sans doute de cette nouvelle activité. Au début du dix-septième siècle, les missionnaires jésuites ont tenté de cantonner les indigènes dans des territoires délimités, mais le commerce, sans aucun doute, a mieux réussi à imposer le système. Néanmoins le terrain de chasse n'est pas une propriété dans notre sens du terme. Le chasseur ne possède pas le bienfonds, mais l'usufruit du terrain. A quoi bon un morceau de forêt qui ne produirait pas de gibier ? Beaucoup plus sérieuse la propriété de chansons et de légendes. Le produit de la chasse est un bien personnel, mais encore limité. Le chasseur n'imagine guère l'accumulation de richesses et, d'ailleurs, le gibier tué ne se conserve pas. Le surplus doit être distribué aux moins fortunés qui ont autant de droits à leur pitance que le chasseur heureux. Bien plus, la cache de provisions devient accessible à tout venant en cas de disette. La restitution de l'emprunt dépend des aléas de la chasse. L'Indien de la côte du Pacifique, par contre, bénéficiant des ressources illimitées de la mer, s'est mué en un banquier pratiquant l'enchère du potlash; cela conduit au concours de prestige, à l'esclavage et à une fausse échelle

des valeurs. On pourrait se demander toutefois si ce délire des grandeurs ne serait pas pour une part un trait culturel né de l'imitation des agissements de certains notables atteints de paralysie générale après l'introduction de la syphilis par les équipages des grands voyageurs du dix-huitième siècle. Le chasseur primitif de l'est, rivé à une nature mesquine, reste un gagne-petit. Sa culture n'admet que des prolétaires à droits égaux; les voisins doivent vivre en harmonie et protéger mutuellement leur biens pour ne pas compromettre l'existence de la bande aux prises avec le tragique quotidien.

Si l'Algonquin a abandonné l'économie fermée pour le commerce des fourrures, cela ne signifie pas que l'homme préhistorique d'Amérique ignorait le troc. Des Naskapi de l'Ungava importaient de l'écorce à canots, échangée en retour de la précieuse pierre à pipe du lac Petitsikapau. Les Iroquois payaient avec du maïs l'écorce de bouleau du pays algonquin. Par des intermédiaires, l'Atlantique leur fournissait des coquillages pour en faire des ornements : le wampun, devenu une monnaie, disparut du marché quand sa fabrication facilitée par l'outillage européen provoqua l'inflation. La traite des fourrures eut d'abord pour unité monétaire la peau de castor; mais la Hudson's Bay Company, pour aider aux transactions, émettra bientôt des jetons à l'effigie du castor. Le "beaver", valant d'abord une peau de castor, ne tarda pas à devenir une véritable monnaie indépendante de cette pelleterie. Les peaux utilisées par les indigènes faisaient l'objet d'un tannage sommaire, au moyen d'urine, chez les Esquimaux, et de "boucane", chez les forestiers.

Écoulant aujourd'hui toutes ses fourrures, l'indigène se vêt de cotonnade et de drap léger malgré le froid de 40° sous zéro. Il a conservé toutefois le mocassin que les ersatz du commerce n'ont jamais remplacé convenablement. La botte de caoutchouc ne vaut pas celle que fabriquent les Esquimaux avec du cuir de loup-marin et qui jouit d'une parfaite imperméabilité. Les indigènes se plaignent également du fil à coudre du commerce qui n'a pas la qualité des fibres des tendons.

Rien ne remplace l'hiver le parka et le sac de couchage tricotés en lanières de peaux de lièvre. Parfait isolant thermique, ce tissu laisse échapper la transpiration par ses larges mailles. Dispositif particulièrement heureux dans la tente exposée aux brusques écarts de température, et le meilleur protecteur contre les affections pulmonaires.

A part le rognon de castor — la panacée de la forêt — et la peau de poisson réputée vulnérable, les remèdes indigènes provenaient tous du monde végétal. La gomme de sapin est un antiseptique efficace; la médecine des Blancs a retenu la racine de savoyane contre les affections buccales; les infusions de feuillage de conifères, sans effet stimulant,

fournissaient par contre une ample provision de vitamines C. D'ailleurs en 1536, le chef Donnaconna conseilla à Jacques Cartier une infusion d'annedda — notre cèdre, l'arbre de vie — qui rescapa l'équipage du scorbut. Les viscères des animaux marins consommés crus par les Esquimaux, le contenu de la panse des caribous et des orignaux, dans la gastronomie des Montagnais-Naskapi, apportaient les vitamines nécessaires à l'équilibre métabolique.

Le régime de l'Indien chasseur entraîne une vieillesse hâtive que ne réussit pas à masquer l'absence de cheveux blancs. On prétend souvent qu'à la femme indigène échoit le plus lourd de la tâche, mais cette conception erronée vient de malentendus. Le démontrer m'obligerait à dépasser les cadres du sujet. L'épouse de l'Indien chasseur, d'ailleurs, n'est pas une esclave comme celle des pasteurs, mais son associée, sa conseillère. Dans la maison, elle domine. Quand, dans le secret de la tente, l'homme a pris l'avis de son inspiratrice, c'est à lui qu'il appartient de rendre publiques "ses" décisions. L'exercice de l'autorité, en définitive, n'est-il pas toujours une illusion ? Les jeux qui agrémentent la vie sociale sont liés au milieu. Habituellement des jeux de chasse, ils ont même une fonction divinatoire. L'usage de fumitoires — qu'il s'agisse de tabac acheté des tribus agricoles ou des plantes de la forêt — est un rite plutôt qu'une fonction sociale et récréative.

La dispersion, s'opposant à la religion hiérarchisée, favorisait la persistance de l'animisme primitif. Les arbres, les animaux, les eaux, le vent, tout avait une âme. Par le rêve, la tente tremblante, la suerie, les pratiques divinatoires, on communiquait avec l'au-delà. Et l'enjeu, pour des estomacs creux, consiste toujours en une chasse heureuse. Chacun administrait sa propre religion, mais les shamans, en contact intime avec des esprits personnels, pouvaient jeter des sorts ou les conjurer. Les pénibles courses du chasseur visitant ses pièges, l'entretien solitaire avec la nature pendant des semaines provoquent des hallucinations. De la conversation occulte à la vocation de shaman, il n'y a qu'un pas. Le primitif prête volontiers le rôle de jeteur de sorts aux étrangers. Le père Jogues, en mission chez les Iroquois, avait laissé dans une tente un petit coffret avant de partir en voyage. Bientôt sévit une épidémie pour laquelle les indigènes n'avaient aucune immunité. On en conclut qu'il gardait emprisonné l'esprit des maladies et son départ semblait une fuite. Le père Jogues, sans aucun doute, mourut pour sa foi, mais il ne fut pas exécuté en haine du christianisme. En se plaçant d'abord dans l'ambiance spirituelle et écologique, on comprend mieux que le sauvage cherchait à se protéger du mauvais génie.

Les mythes que l'homme entretient depuis le début de l'humanité

font souvent peau neuve sur notre continent et se modèlent à l'image du milieu. D'autres sont imposés de toutes pièces par des facteurs géographiques; ainsi celui de la "grosse roche" au lac Mistassini. Les mythes du déluge en Amérique ne rappellent pas l'histoire de Noé, mais l'époque pluvieuse qui suivit la glaciation. Une espèce de castor géant, aujourd'hui éteinte, mais peut-être contemporaine des premiers Amérindiens, pourrait être à l'origine des mythes du Grand Castor. Les tambégwilnoux du lac Mistassini — mi-hommes, mi-poissons — n'ont probablement rien de commun avec les sirènes classiques, mais sont plutôt un décalque des phoques d'eau douce habitant des lacs de l'Ungava et du Labrador. Pour bien comprendre la mythologie amérindienne, il faudrait séparer d'abord les éléments spirituels de ceux d'origine écologique.

L'art indigène, si abstrait qu'il paraisse, et si lié à la religion qu'il soit, n'est souvent qu'une transposition du milieu. Témoins, l'art d'inspiration marine de la côte du Pacifique, les dessins d'écorce grattée inspirés des rêves où le subconscient déforme les animaux et les objets familiers.

Pendant que le milieu réagit sur la culture, l'homme à son tour modifie l'association animale et végétale. Cette action toutefois est plus marquée chez les populations agricoles iroquoises. La bourgade occupait un même emplacement pendant une vingtaine d'années. Pour défricher, on brûlait généralement la végétation. La terre épuisée rapidement, faute d'amendements, imposait le nomadisme agricole. Les modifications édaphiques considérables ne permettaient plus au climax primitif de se reconstituer et sur le site abandonné naissait un maquis d'aubépines (*Crataegus*). Pour édifier la demeure montagnaise, il suffit souvent d'abattre un arbre ou deux. La tente enlevée, il ne reste plus que la litière de sapin et quelques perches. Après trois ou quatre ans, à peine peut-on distinguer les vestiges de l'ancienne habitation. Le feu de camp exige des bûches et comme on ne coupe que les conifères qui flambent bien, l'occupation régulière d'un même site aboutit parfois à l'établissement d'un véritable bosquet de bouleaux. Au lac Mistassini, j'en ai vu de remarquables sur l'île Kaostipagache, où l'on fume régulièrement du poisson. Les sentiers qui relient les nappes d'eau dans la forêt impassable servent depuis les époques les plus reculées. Sous le mocassin, le sol s'est usé en ornières, la mousse a disparu, les racines émergent. Dans l'argile, il se creuse parfois de véritables auges. Le rocher lui-même se polit. Il faudrait des années d'abandon pour que la forêt oblitère le chemin.

L'incendie forestier, de tous les facteurs humains, modifie le plus certainement la couverture végétale. L'Indien est beaucoup plus prudent

que le Blanc. Il ne fume pas en marchant; la charge lourde d'ailleurs compliquerait l'opération. Il attend donc de s'asseoir confortablement dans la tente, sur la grève ou dans le canot. L'Indien surveille religieusement ses feux de camp et les noie au départ. Associé de la forêt depuis toujours, il sait d'instinct le pouvoir maléfique d'un tison négligé.

Sous le pas du Blanc, suivant un dicton amérindien, naissait le plantain. L'Européen établi en Amérique avait apporté malgré lui son cortège de mauvaises herbes. Le chasseur montagnais-naskapi a tout au plus étendu l'aire de quelques-unes de ces espèces, surtout aux postes de traite et à l'entrée des grands portages. L'Iroquois a contribué davantage à disséminer des espèces végétales étrangères à l'habitat. Il voyageait d'ailleurs dans deux zones climatiques offrant beaucoup de variété. On pourrait lui attribuer l'établissement sur le Mont-Royal de colonies de "citronniers" — le *May-apple* d'Ontario (*Podophyllum peltatum*) — une plante de cueillette appréciée. Les rares colonies d'*Elaeagnus* de l'estuaire du Saint-Laurent lui sont peut-être imputables. D'autre part, son nomadisme agricole, en favorisant l'extension des colonies d'aubépines, qui se réfugiaient autrefois sur les berges, a favorisé la multiplication des mutations d'un genre en pleine crise évolutive. L'action du chasseur sur la population animale éclate davantage. L'arc maintenait un juste équilibre dans la nature. L'arme à feu s'est révélée dévastatrice. Quand la population des caribous, décimée par les incendies de la toundra et la maladie, eut atteint un point critique, la carabine qui porte la mort au loin détruisit plus de bêtes qu'il n'en naissait. Croyant inépuisable la réserve des animaux à fourrure, stimulé par le Blanc qui exigeait toujours plus de pelleteries, l'indigène a sérieusement menacé l'existence du castor, de la martre et d'autres espèces. Il s'est ravisé depuis et des secteurs entre le lac Saint-Jean et la baie James n'ont pas de meilleurs protecteurs de la nature.

Si la culture de l'Amérindien doit beaucoup à l'association biologique, il ne faudrait pas croire qu'une association conduit fatalement une peuplade à une structure donnée. Les peuples qui ont occupé successivement la vallée du Saint-Laurent ont eu chacun des comportements différents. Ce dynamisme anthropobiologique peut se ramener à quelques phases bien distinctes.

Les ancêtres des Algonquins, descendants d'aventuriers asiatiques, ont probablement connu la solitude de la toundra. Poursuivant vers l'est la cueillette des aînelles et des plaquebières, pourchassant le caribou craintif, ils sont venus se buter un jour contre la forêt d'épinettes. A moins, toutefois, qu'ils n'aient devancé les arbres et que ceux-ci ne soient

venus les emprisonner lentement en conquérant la toundra. Grâce à leur allié, le bouleau, ils maîtrisèrent la forêt boréale.

D'autres peuplades atteignirent le Mexique et l'Amérique centrale. Plateaux arides, mais qu'il suffit d'irriguer pour devenir verdoyants. Comme l'agriculture méditerranéenne, celle de l'Amérique résulte d'une corvée pour résoudre le problème de l'eau. L'agriculture eurasiatique gravitait autour du blé, celle de l'Asie orientale autour du riz ou du millet. En Amérique, la pomme de terre domine au Pérou, la patate sucrée et le manioc sur la côte du Brésil et aux Antilles, mais le maïs surtout constitue le pôle de la civilisation.

Mais qui a inventé l'agriculture amérindienne ? Comme les autres cultures, c'est la masse anonyme des hommes néolithiques, revenant fourbus des cueillettes journalières, échappant à leur insu des grains sur les décombres ou les déposant pieusement sur les sépultures pour faciliter le grand voyage. Le prestige de l'agglomération agricole s'impose aux cueilleurs du voisinage, venus pratiquer le troc. Les plantes cultivées voyagent lentement de hameau en hameau et révolutionnent désormais le paysage.

Quelque part sur l'Ohio, une bande reçut à son tour le maïs, la courge, le haricot et le tabac. Liés par des modes de vie hostiles à l'individualisme, les Iroquois perfectionnent leur organisation sociale jusqu'à établir une grande confédération qui orientera plus tard la destinée de la Nouvelle-France et des Etats-Unis. A la recherche de nouvelles terres, de conquêtes en conquêtes, les Iroquois atteignent le Saint-Laurent dont ils délogent les paisibles Algonquins. Leur agriculture, appauvrissante pour le sol, modifie de façon irréversible les paysages laurentiens.

Au seizième siècle, arrivèrent d'Orient d'immenses barques à voiles portant des hommes étranges au visage blanc. La fièvre de la Découverte s'était emparée de l'Europe. C'est le chemin de Cathay, le royaume des épices et des bois précieux, que cherchent vers l'Occident Christophe Colomb, en 1492, puis Cabot cinq ans plus tard; mais au lieu de la Chine, ils trouvent un continent nouveau. La France, voulant elle aussi se tailler un empire, fonde la Nouvelle-France. Elle n'y trouve pas d'épices, d'or ou de bois précieux, mais des forêts giboyeuses et des terres fertiles comme n'en avaient plus la Bretagne et la Normandie.

Armé de la hache et de la pioche, le colon français trouble à son tour la quiétude de la couverture végétale des rives du Saint-Laurent. A l'agriculture amérindienne il emprunte peu. C'est son coin d'Europe, son bocage normand, ses champs de blé, ses haies de rosiers — apportés à Provins par les Crcisés — qu'il essaie de reconstituer au-delà des mers,

dans un pays hostile à cinq mille kilomètres du sien. Un cortège d'espèces, inconnues de l'Amérique, l'accompagne et la moisson nouvelle change le décor végétal. Pendant un siècle et demi, les grands arbres tombent sous la cognée, les clairières s'élargissent. Les premiers fûts se métamorphosent en cabanes, auxquelles succéderont les demeures permanentes édifiées avec des cailloux glaciaires cueillis dans les champs. Car le colon français était venu pour rester.

L'Indien s'enfoncé plus loin dans la forêt quand l'épidémie ne le terrasse pas, et devient un trafiquant de fourrures au service des grandes compagnies de traite.

Les essences canadiennes, timidement, s'acheminent vers les chantiers navals de la France; mais les commerçants de la Rochelle, plus intéressés aux bois de la Baltique, sur lesquels le Roi a moins d'emprise, sèment des obstacles. Au début du régime anglais, les marchands londoniens restent indifférents; mais un Corse vint un jour les secouer. Le blocus continental tarissant désormais la source d'approvisionnement dans la Baltique, le gouvernement anglais accorde des permis d'exploitation forestière au Canada. Des capitaux émigrent vers la colonie. Une armée de bûcherons s'enfoncé dans la forêt. Le Saint-Laurent, qui avait connu les flottilles de canots, vit au dix-huitième siècle le défilé ininterrompu des cages de pin équarri. Grâce à la forêt canadienne, la marine anglaise connaît un essor imprévu qui lui vaut la maîtrise des mers. Le commerce du bois et des fourrures crée la finance anglo-canadienne.

Chaque fois que la forêt recule, le colon prend la relève et l'agriculture québécoise gagne du terrain.

La découverte de l'Amérique modifie profondément les modes de vie européens. Avec la tourmente révolutionnaire, les chiffons délavés péniblement dans la cuve ne suffisent plus aux journaux qui portent désormais leurs messages jusque dans les villages reculés. L'avènement des papiers de pulpe de bois, à base d'épinette, met la hache dans le paysage et transforme la vie économique du Québec. Les rivages, qui assistaient jusque là au passage discret des canots des coureurs des bois, voient couler, avec la drave, les forêts lointaines vers la mer.

Après avoir hébergé des Amérindiens pendant des siècles, les arbres canadiens ont édifié un empire maritime et forgé l'armature industrielle de notre pays. La forêt, d'abord source de gibier, puis de combustible, de bois de construction et de bois de pulpe, s'oriente au vingtième siècle vers l'industrie de la rayonne et des matières plastiques. Pour peu que le Canadien, comme autrefois l'Indien, se considère un élément de l'association forestière et qu'il l'exploite méthodiquement, elle restera indéfiniment une source de richesses et de bien-être.